

«Le Père Devaux a sauvé plus de cinq cents enfants juifs de la déportation»

CASTILLON ■ Comme plus de cinq cents enfants juifs, Raymond Anisten croisa la route du Père Devaux pendant la Seconde Guerre mondiale qui le cacha jusqu'à la Libération. Consacré « Juste parmi les nations » par Yad Vashem en 1996, l'ancien Supérieur général de la Congrégation des Pères de Sion, aujourd'hui décédé, vient de faire l'objet d'une cérémonie commémorative dans sa ville natale.



«Le Père Devaux était très impliqué dans le dialogue judéo-chrétien»

Actualité juive : Comment s'est déroulée la cérémonie à laquelle vous avez participé en mémoire du Père Devaux ?

Raymond Anisten : Elle s'est déroulée dans l'église Saint-Cassien à Castillon, la ville natale du Père Devaux. Avec le maire, des

élus municipaux et des porte drapeaux, nous avons procédé à l'apposition d'une plaque commémorative ornée de drapeaux d'Israël. C'était très émouvant. Durant la guerre, le Père Devaux a sauvé plus de cinq cents enfants juifs de la déportation en les plaçant dans des familles avec de faux papiers. C'était un homme de dialogue et d'ouverture qui avait découvert la pluralité des peuples à Jérusalem où il avait été ordonné prêtre en 1912, avant de revenir à Paris en 1925. Il était très impliqué dans le dialogue interreligieux entre les Juifs et les Chrétiens, en créant, notamment, une revue intitulée « La Question d'Israël » dans laquelle il luttait contre l'antisémitisme. Elle fut interdite en 1940.

A.J. : Vous avez connu le Père Devaux pour avoir été caché grâce à lui avec votre frère...

R.A. : Oui. Mes parents, mon frère et moi étions parqués au Vél' d'Hiv' en juillet 1942 lorsque après une diversion provoquée par un groupe d'adultes dont mes parents, mon frère et moi avons fui. J'avais dix ans et mon frère, treize. Je me souviens de m'être battu, j'avais le visage en sang. Dehors, une dame nous a cachés sous sa pèlerine et elle nous a emmenés chez les Prêtres de Sion dirigés, à l'époque, par le Père Devaux. Il m'a soigné pendant trois jours, avant de nous envoyer dans la Sarthe. D'abord chez une femme très méchante, puis dans la famille Landeau où

nous sommes restés jusqu'à la Libération.

A.J. : Comment votre vie d'enfant caché se déroulait-elle ?

R.A. : Grâce à la Congrégation des Prêtres de Sion, nous étions devenus Raymond et Bernard Cosset, les « neveux » de la famille Landeau. La vie était agréable, nous étions comme leurs fils. Nous donnions un coup de main dans la ferme en récoltant les choux-raves pour les vaches. Nous allions aussi à l'école, mais cela n'a pas duré longtemps à cause des dénonciations. À la Libération, j'ai eu beaucoup de mal à réaliser ce qui s'était passé, et je me suis « occupé de mes souvenirs » en 1981 par je ne sais quel

déclat. Le besoin de témoigner, sans doute.

A.J. : Vous avez alors été à l'origine de la remise de médaille de « Juste parmi les nations » au petit-fils du couple Landeau...

R.A. : Oui, mais j'ai mis du temps. Je suis allé par cinq fois au comité français pour Yad Vashem avant d'être en mesure de donner mon témoignage. J'étais à bout de forces. Mais je devais rendre hommage à cette famille qui a, par ailleurs, accueilli quatre-vingts enfants pendant la guerre. Aujourd'hui, je raconte mon histoire dans les écoles de la Sarthe et du Calvados. Il faut témoigner. ■

Propos recueillis par Yaël Scemama